



LIVRES À LIRE



QUAND JE LIS JE M'INVENTE

Suzanne Lamy. Montréal: L'Hexagone, 1984.

Sherry Simon

La publication du recueil *d'elles* par Suzanne Lamy en 1979 a constitué le véritable coup d'envoi de la critique littéraire féministe au Québec. Audacieux, propulsé par le vertige de la découverte, marqué comme tous les écrits de cette auteure par une extrême finesse d'analyse, ce recueil respirait tout l'enthousiasme que les femmes venaient de découvrir pour les écritures féministes.

Cinq années abondantes en productions féministes se sont écoulées et ce deuxième recueil d'essais *Quand je lis je m'invente* – tout aussi énergique – témoigne plutôt de la sobriété d'une période de mise au point. Suzanne Lamy oriente sa réflexion surtout vers les questions de la réception du discours féministe et vers son institutionnalisation particulière. Malgré la masse des productions féministes des dernières années, malgré la profusion de colloques et publications de toutes sortes, force nous est de constater que le domaine de création et d'études féministes s'est institutionnalisé dans la marge.

Si Suzanne Lamy avait écrit en introduction à *Féminité, Subversion, Écriture* (avec Irène Pagès, Editions du Remue-ménage, 1983) que "Sans doute le plus inventif vient-il de la marge et non de la norme; ce qui constitue encore la marginalité des écritures au féminin devrait donc faire son intérêt et peut-être sa force", elle souligne maintenant la précarité de cette marginalité: "les lieux dans lesquels les femmes peuvent s'expri-

mer . . . collectivement sont rares ou/et non entièrement légitimés ou différemment légitimés. Ce ne sont pas les lieux fondés en pouvoir, car il faut bien considérer que *le lieu d'où l'on parle compte souvent davantage dans nos sociétés que la parole elle-même.*" Au moment où l'on s'interroge beaucoup sur la spécificité de la perspective féministe, cette méfiance de la marginalité est de la plus grande pertinence.

Le lieu de la critique féministe, jusqu'ici eccentric par rapport aux normes académiques, ne devrait pas être cause d'un effritement de la fonction critique selon Lamy. "Féminisme et rigueur n'ont pas à être antithétiques" écrit-elle, en insistant sur la nécessité pour la critique féministe de puiser dans l'ensemble des recherches actuelles. L'écriture de Lamy dans ses essais, dans ses chroniques de la revue *Spirale*, est exemplaire surtout pour l'acuité de ses analyses et la grande vigilance qu'elle exerce dans l'usage des catégoriques critiques: elle raffine des notions que d'autres auteurs se contentent de parsemer ici et là dans leurs textes. Ainsi définit-elle avec précision a "polytonalité" et "l'intertextualité" de certains écrits féministes, et distingue-t-elle entre les différents types d'hermétisme qui prédominent dans certains d'entre eux. Elle établit les traits marquants de la modernité non seulement à partir de ce qu'elle dit d'elle-même mais également à partir de ses propres contradictions.

L'effort de comprendre la nature et l'impact de la chose féministe trouve un prolongement important dans ce recueil avec un dialogue entre LUI (celui qui voudrait comprendre) et ELLE (celle qui se veut disponible à elle-même, aux autres femmes) à propos de l'exposition "Art et féminisme." La lectrice ne peut que se sentir un peu gênée face aux réponses assurées qu'ELLE fournit aux questions fort pertinentes de son interlocuteur. Est-ce parce qu'ELLE est toujours sur la

défensive, qu'ELLE parle "des femmes" sans faire aucune distinction entre elles, que le dialogue ait lieu avant même le visionnement des productions féministes, qu'on sent la précarité et parfois le côté rhétorique de ses arguments féministes?

L'heure est aux bilans, conjoncture oblige. La plupart des textes de ce recueil tentent de définir les éléments communs qui caractérisent les productions féministes. L'effort de généralisation n'offre pas toujours l'occasion d'une lecture prolongée, détaillée du texte individuel. Cependant, c'est justement dans ce type de lecture que nous retrouvons la tendresse, la fougue de la critique de Lamy. "Breton-Duras, B.D. ma bande dessinée" est un texte qui témoigne des liens profonds qui unissent Breton et Duras entre eux et à Suzanne Lamy: "Des relations familiales et suivies que j'entretiens depuis des années avec chacun d'eux, je suis sans doute devenue autre." (Lamy a publié *André Breton, hermétisme et poésie* dans *Arcane 17* en 1977 et *Marguerite Duras à Montréal* en 1981). De cette tentative "d'annuler des distances, de joindre ce qui paraissait inconciliable" résulte un texte admirable par son lyrisme et la force de son évocation.

Quand je lis je m'invente livre une pensée dense et rigoureuse sur les productions féministes au Québec et leurs fonctions actuelles. Il est le produit d'un engagement critique qui privilégie l'insertion de l'écriture dans le social, qui met l'accent sur les traits qui unissent les écrits de femmes et qui cherche à renforcer la légitimité de la perspective féministe à partir d'un dialogue avec l'Autre. Ce livre constitue à la fois un bilan et un exemple salutaire de rigueur. Il devrait permettre à la critique féministe – qui cède de plus en plus à la facilité de la redite – de fixer ses repères en vue d'élans nouveaux.

LA DÉINVOLTURE

Hélène Parmelin. Paris: éd. Bourgois, 1983.

Mair Verthuy

Pourquoi nos démocraties actuelles n'auraient-elles pas autant (et plus) besoin de fous de cour que les monarques d'antan? Là où jadis il en fallait un, il nous en faudrait aujourd'hui beaucoup, dans les palais – qui ont survécu aux rois –, dans les assemblées – doctes ou nationales –, dans les sièges sociaux – des corporations ou des médias –, partout où se niche le pouvoir. La morosité serait battue en brèche; la vérité ferait peut-être une apparition timide.

Pensez-y. Dans ce cirque où, toujours spectateurs et spectatrices, nous passons notre vie à regarder virevolter idiots savants et animaux dressés, quoi de plus salutaire que l'irruption du clown, venu d'un ailleurs miraculeux et auréolé non seulement d'une impartialité féroce mais aussi de cette divine folie qui surpasse le plus grand des intellects. La modernité, c'est aussi cela.

Heureusement pour nous, Hélène Parmelin, auteure de *La Désinvolture*, vit avec un clown incorporé. Celui-ci a participé à la rédaction du livre et y figure comme personnage. Pas de clown, pas de livre. Car il est inconcevable que Parmelin ait pu ainsi dévoiler directement et ouvertement quoi que ce soit de sa vie intérieure ou professionnelle sans y mettre

l'ironie et la distance de ce double qui habite tant d'écrivains et d'artistes depuis Baudelaire, Mallarmé, Laforgue et qui leur permet de (sur)vivre dans ce monde où l'art est une commodité qui se vend (ou pas) exactement comme des denrées périssables, fraîches aujourd'hui, aux rebuts dans trois mois. Essayez donc d'acheter un livre de l'autre année ou un tissu dans une couleur qui ne se fait pas cette saison, Madame.

La Désinvolture est le livre-bilan (provisoire, rassurons-nous) d'une femme qui, ayant publié dix-sept romans, est célèbre surtout par son ancienne adhésion à un parti politique, abandonné avec fracas depuis et par ses livres sur deux peintres célèbres, dont l'un est son époux.

Ses romans ont-ils donc été condamnés par les critiques? Nenni. Ceux-ci n'ont même pas daigné en reconnaître l'existence. Pour toutes sortes de raisons. Les uns parce que sa littérature ne se conformait pas à des critères d'ordre politique; d'autres, au contraire, parce que son appartenance politique ne leur plaisait pas (elle était très longtemps membre du Parti communiste français); d'autres encore parce que, l'ayant ignorée pendant des années, ils n'osaient pas tout à coup en découvrir les vertus ou les défauts. (Pour cela, il eût fallu qu'elle meure, qu'elle soit tout au moins à l'agonie.) Oserai-je ajouter que, femme, elle ne s'est jamais limitée à des sujets "féminins"?

Ce livre-bilan aurait pu donc être triste,

puisque, pour l'écrire, il fallait à l'auteure reconnaître, officiellement en quelque sorte, non pas l'échec, puisque son oeuvre, même mal connue, est une des plus importantes du siècle, mais plutôt l'isolement dans lequel on la maintient, la barrière établie entre elle et le grand public. Le silence est parfois plus efficace que le cachot ou la guillotine.

Mais . . . vive le clown! Vive Hélène Parmelin! Qui, "en toute désinvolture" et avec la plume aussi élégante et légère que celle du Greco qui orne la couverture du livre, nous font pénétrer dans la vie privée mais publique de l'auteure, qui font le point, sans amertume aucune, sur sa carrière d'écrivaine, qui nous livrent les secrets de son art, de son esthétique romanesque, de sa quête d'une globalité, d'une simultanéité, d'un aujourd'hui formé de tout ce qui en fait à la fois l'horreur et la sève, de sa modernité enfin.

Et, en fidèle reflet du cirque ambiant, y font irruption à dix reprises, y font leur "entrée", un clown et son contre-pitre, pour clownesquement aérer et éclairer et dérisionner ces "temps rétifs" caractérisés par le pouvoir diffus sinon toujours anonyme, marqués par le spleen plutôt que par le rire (fou). Lisez donc et riez. Contestez ou acquiescez, mais lisez. C'est tonique. Et si par la suite il y en a parmi vous qui sont amenées à découvrir cette fresque grouillante qu'est son oeuvre, quel boni vous attend!

EROS AU PLURIEL

Collectif sous la direction de Marcelle Brisson. Hurtubise HMH, collection Brèches, 1984.

Monique Roy

La philosophie a le mérite de poser des questions. Ce qui n'est pas peu de choses. Des intellectuels, réunis par Marcelle Brisson, questionnent donc *Eros au pluriel*. Dix voix réfléchies. Quand on ne quitte pas le domaine des idées, tout s'articule admirablement et ce n'est que lorsqu'on descend dans des sphères plus terre à terre qu'on (lire les femmes) est toujours sur la brèche, faisant face au commerce pornographique, à la violence, à la douleur. Et monte la colère indignée, puissant moteur d'action. Viennent alors (souvent) les accusations d'émotivité, mais si

cette faute n'était pas si grave après tout? Et si l'émotion – émotivité – comme filtre était un pôle nécessaire – indispensable – de la pensée.

Saluons l'initiative de Marcelle Brisson qui, en un temps où la pornographie est un bât qui blesse chaque femme, entend réécrire l'érotisme au féminin, ce qui exclut qu'on le définisse par rapport à la pornographie, "qu'on le confonde avec elle". Sans conclure, car cette "question n'est pas close", mais en inscrivant dans la brèche que le reste s'écrira en partie par chaque femme qui reprend contact avec son corps jouissif et non performant, signifiant une fois pour toutes qu'"Eros ne se laisse plus piéger dans un système de l'érotique." Lever l'interdit premier.

Saluons les textes de Louise Poissant, de Michèle Morosoli et de Mikel Dufrenne, puisqu'il faut bien choisir.

Après un bref historique de l'histoire

de la maladie, Louis Poissant fait de *Herpès* une lecture pertinente/impertinente. Fascinante interprétation qui rappelle, si besoin était, que rien n'est innocent.

Michèle Morosoli replace l'érotisme dans un contexte essentiel, à la source même de la vie, dépassant les méfiances, comblant les attentes. On est loin de la sexologie bidon. Quel bonheur!

Saluons avec une affectueuse sororité Mikel Dufrenne qui, osant passer outre Bataille et Sade – et dans certains milieux ça prend un sacré courage – nomme la psychose, la pathologie, oppose désir de puissance et désir d'amour, et a recours à la poésie. Son texte sensible et intelligent propose des avenues exaltantes.

Est-ce pur hasard si c'est un homme – René Payant – qui, sur le terrain de la pornographie, après avoir admis que la cause féministe est "incontestablement

justifiée" se met à trembler et à craindre que "la morale", les "perspectives moralisantes" n'entachent le débat. On pourra toujours rhétoriser, phénoménologiser, discuter, discourir, parler, ce dossier

brûlant, enjeu prioritaire des luttes féministes, se prête mal, en ce moment, ici et maintenant, à des réserves toutes rhétoriques. Non! ce n'est pas un nouvel interdit qui renaît de ses cendres, mais une

protestation épuisée.

La doxa des femmes diffère de la rhétorique de certains esprits masculins. CQFD.

FEMMES D'ÉCRITURE

Directrice Claudine Bertrand. La revue *Arcade*, No. 8.

Marie LaPalme Reyes

"La revue *Arcade* entreprend avec ce huitième numéro intitulé *Femmes d'écriture* une seconde phase éditoriale dans le but de favoriser l'émergence de nouvelles voix au féminin, tout en donnant la parole aux femmes inscrites dans la littérature. Cette perspective tient compte du rôle de plus en plus grandissant des femmes dans tous les domaines." Claudine Bertrand.

Ce numéro se divise en deux parties.

Dans la première partie: la venue à l'écriture. On "assiste" à un spectacle qui fut donné à la Chaconne, le 23 mai 1984. Ce spectacle fut l'aboutissement du travail de sept femmes réunies en Atelier d'écriture par Claudine Bertrand. Il y manque la musique mais on peut en percevoir une autre qui surgit de la lecture de ces pages "des filles d'Anais" qui cherchent leur voix à travers des phrases reprises, rejetées, recoupées . . . Phrases qui finalement épousent leur urgence de dire, d'écrire.

La deuxième partie est constituée de fictions théoriques questionnant la spécificité de l'écriture femme. "Ce retour incessant sur la langue, n'est-ce pas d'ailleurs la tâche de la critique au féminin?"

(Louise Dupré). "Cette autre-femme, cette lecture-autre, ombre du Nom-du-Père, aimée et désirée au lieu de la mère, engendre le texte de la différence de l'écriture: une femme en féconde une autre, un texte se produit, une écriture se fait . . ." (Danielle Fournier). "Je ne crois pas à une transcendance ou à une transcontinentalité apatride de l'écriture des femmes" (Lise Gauvin). Ces textes très courts soulèvent un coin du fond du problème, explorent une voix qu'il nous faut cerner et définir. Ces textes nous donnent à réfléchir, il serait intéressant que la revue *Arcade* continue à publier de tels textes-réflexions.

Livres Reçus

SCIENCE FICTION

Esther Rochon, *En hommage aux araignées*. Montréal: L'Actuelle.

Elisabeth Vonarburg, *Le silence de la cité*. France: Denoel, 1982.

Elisabeth Vonarburg, *L'oeil de la nuit*. Préambule, 1980.

Elisabeth Vonarburg, *Janus*. France: Denoel, 1984.

Casterman, ed. *La femme infinie*. 15 récits inédits de science-fiction féminine choisis et présentés par Pierre K. Rey et traduits par J. P. Pugi.

Marie Savard, *Sur l'air d'Iphigénie*. Montréal: Les éditions de la Pleine Lune, 1984.

Madeleine Gagnon, *La lettre infinie*. Montréal: VLB, 1984. Un soliloque entre le silence et le cri.

Lise Gauvin, *Lettre d'une autre*. Montréal: L'Hexagone, 1985. Une réflexion mise en récits sur la modernité, la politi-

que, la langue, le féminisme etc . . .

Julie Stanton, *A vouloir vaincre l'absence*. Montréal: L'Hexagone, 1984.

Collectif féministe du mouvement de libération des femmes, *Ruptures . . . et féminisme en devenir?* Paris, 1984.

La société de demain. Le Réseau d'action et d'information pour les femmes a publié un numéro spécial sur la situation de la condition des femmes au Canada en l'an 2000. C.P. 5 Sillery, P. QUE GIT 2P7

Marguerite Andersen, ed. *L'Autrement pareille*, Sudbury: Prise de Parole, 1984.

Later, Maybe

I don't wanna hear it

How you conquered the world
went out for a smoke
and the victory was yours

How you vanquished the bad guys
waiting for a bus
and brought honour to your house

I don't wanna hear it

How you let the dog out
and purged life of all sin
and levied fame on the riteous
and garnered success upon goodness
and did well for yourself
and all of mankind
with a flick of your wrist
a blessing too devine

I don't wanna hear it
'cause down here in the dirt
we talk about the weather

Sandra Dempsey
Calgary, Alberta